



Les impressions sonores du fabuleux *My Life in the Bush of Ghosts*, album composé et chanté en collaboration avec David Byrne, résonnaient comme un manifeste théorique de musiques possibles, métissages iconoclastes entre les cultures ancestrales et la riche et technologique Amérique. « Quart-monde, musique possible », prophétisait de façon théâtrale Brian, parodiant les musico-logues égarés dans la quête des racines de la musique du tiers-monde.

En Italie, le génie solitaire de Franco Battiato s'était réinventé, à la fin des années soixante-dix, avec un magnifique *L'era del cinghiale bianco* ("l'ère du sanglier blanc"), suivi par un autre titre tout aussi évocateur, *Patriots*. Deux étapes fondamentales de la culture pop de cette époque qui contribueraient, avec d'autres lectures et visions, à changer ma vie. Ou mieux, à me faire découvrir ce que les mystiques appellent "ma forme".

*Des parfums indescriptibles, dans l'air du soir, des étudiants de Damas... tous habillés pareil. L'ombre de mon identité alors que j'étais assis au cinéma ou bien dans un bar* (F. Battiato, *L'era del cinghiale bianco*).

Je dessinais avec la musique. J'écrivais en silence, tout concentré pour sentir le flux du récit, qui souvent m'apparaissait dans un demi-sommeil. C'étaient des visions gélatineuses, des titres, des phrases qui provenaient d'un monde inconnu. Quelque temps auparavant, j'avais accepté toutes sortes de boulot pour gagner ma vie. Je lavais des camions avec un jet à vingt atmosphères, je servais dans un restaurant ouvert tard dans la nuit, j'avais même fait le vendeur en porte-à-porte. Et puis, quand ma main avait commencé à trembler à cause du stress, j'avais compris que je devais me lancer. Faire le grand saut. Ma première histoire, publiée dans *Linus*, m'avait coûté des mois de travail. Peurs et battements de cœur s'étaient donné rendez-vous la nuit précédant la date de rendu des pages, quand, insomniaque, les yeux cernés, nauséieux, j'allais de l'avant. Cent fois sur le métier j'ai remis cette histoire nue avec les noirs et les blancs tranchés, le regard géométrique, néo-kafkaïen, le métro du Parador qui traverse mes pensées et mes rêves.

Juillet, nuit, canicule bolonaise, chez Silvia qui m'offrait du café pour que je ne m'écroule pas, pour que je ne ferme pas les yeux.

